

3. Rahab, Judith, Agar...

RAHAB

*Presque sur le souffle. Rares éclats. Voix qu'on dirait aveugle
et qui cherche à tâtons son chemin, venant de loin.
Voyageuse exténuée. Voix entre veille et songe, entre la vie et la mort.
Rahab est moins d'abord un personnage
qu'une voix, un souffle, une ombre.
Lune voilée.*

Est-ce mon ombre ou moi qui marche entre les pierres
Et sur ce sol de cendres et de lune ?
Et fallait-il souffrir un tel chemin
Pour seulement venir entre deux pierres
Mourir ! N'importe quel pan de la terre
Est bon quand vient le temps
De défaillir et perdre souffle pour toujours.
N'importe quel pan de la nuit
Suffit sur le cœur qui s'éteint.

Tête morte, lanterne presque éteinte, lune
D'hiver, face de glace dans le ciel détruit,
Lune ! guide-moi dans mon retour de vieille femme
Vers la ville de ma jeunesse, que j'ai trahie
Pour suivre une peuplade folle et Josué
Qui brillait dans son armure et dans la lumière de ses songes
Comme un soleil et la moisson de blé.

Morte lumière, pâle face, lanterne
Funèbre, guide-moi puisque je viens mourir
Comme le chien le nez contre la muraille où sa pitance
Hier encore lui donnait le goût de vivre et d'exister.
Mais moi je suis lasse d'être.
Face d'os ! je tourne vers toi ma face plus osseuse
Et mon regard lassé de se revoir dans le miroir que la vieillesse
ternit.

[...]

Descends ! Descends, descends encore, descends profond, cœur
À bout de souffle, vieille créature dont la mère
Est à bout d'huile et branle dans le vent !
Descends, descends, voyageuse glacée, dans les plis
Du vent froid, vers ton lit, vers ton trou, ton sépulcre ! Glisse,
Tombe, et soupire après ton dernier souffle, ton repos,

Dans cette chambre creuse et blanche comme un crâne, ta maison de jadis, achève-toi !

Et vous corbeaux, hiboux, qui logez dans l'orbite

Du roc mangé de ronce –

J'habitais au bas de la ville, au bord de la muraille abrupte, auprès de la décharge publique, des ossements et des mouches, bouche tarifée, ordure parfumée, cloaque fleuri. Chaos ! Chaos ! Abîme au sexe ouvert ! Large ! Auberge louche ! Maison de passe ! Misère ! Et comme la devineresse et la magicienne avec les esprits souterrains, les morts encore errants, j'avais commerce avec tous ceux qui frappaient à ma porte. Un jour j'ai même reçu les envoyés de Dieu ! S'ils ne m'ont pas touchée, c'est qu'ils voulaient de moi tout autre chose que ma bouche et ma peau, la houle d'une nuit. Je l'ai donné. Je ris de moi ! Je ris d'avoir cru Dieu comme l'idiot sur sa chaise de paille tout ce que des enfants lui racontent. J'ai honte et je me hais d'avoir cru Dieu.

Et maintenant je pleure comme une vieille femme qui va mourir et qui sait enfin qu'il n'y a rien au-delà de l'os et que ce voile qui se déchire est la vérité sans consolation. Ce n'est pas sur toi que je pleure, pauvre ville morte, pauvre Jéricho. Je pleure sur moi, je pleure sur toute vie, je pleure sur celle qui a cru aux promesses d'amour et de vie que Dieu lui fit, cette nuit-là, à Jéricho, dans sa caverne et son lit de putain.

Mensonge ! pire que celui de la fille qui simule, le tien qui donne le goût de vivre, et de vivre toujours, et qui à la fin nous arrache d'un coup la bouche jusqu'à l'os déjà pourri ! Mensonge de Dieu !

Nuit presque complète. Des battements comme ceux d'un cœur – irréguliers. On ne distingue presque plus Rahab. On entend, mais à peine, à voix très basse, et comme dans un autre lieu, d'une autre nature, ce dialogue :

RAHAB

Je sais que je blasphème.

Rahab,

THÉÂTRE COMPLET, Tome III, *Théâtre du Souffle*, à paraître, éditions éoliennes.

□

JESSICA (*Dans la pièce, Jessica est la fille de Naboth, tué par Achab qui convoite sa vigne, à l'instigation de Jézabel.*)

Mon père est mort, à cause de ma folie, et de la vôtre, et moi je vis,
ils ne m'ont pas tuée avec lui,
Je ne me suis pas jetée sous leurs pierres,
Je criais, je leur crachais à la figure,
Mais je n'ai pas couru et je ne me suis pas couchée
Sous leurs pierres, devant le corps
De mon père,
Je n'ai pas étendu mes mains pour protéger son front et son visage,
Je l'ai vu mourir dans sa vigne, et je vis,
Ici, je vis,
Dans l'horreur de vivre encore
Et de revoir cette mort et cette fille
Qui ne dit pas dans sa prison, de céder et de vivre !
Qui ne dit pas, qui ne crie pas :
Père ! Père ! je t'en prie, vis ! Vis encore !
Vivons encore un peu de temps sur cette terre qui est si bonne !
Goûtons les hivers, les automnes,
L'été magnifique, le torrent des feuilles au printemps,
Notre maison, notre saison de vie !
Oh père ! Que je t'ouvre cette prison
Qui est un rêve et un cauchemar, donne
Leur cette vigne, changeons de pays, qu'importe !
Dieu ne peut vouloir cela, cette mort, ta mort !
Par ce tribunal de voleurs et d'assassins !
Dieu ne nous a pas faits pour qu'on nous casse
À coups de pierres dans notre champ !

ÉLISÉE

Crie encore, pauvre cœur, crie
Et pleure.

JESSICA

Je vis dans l'horreur de vivre !
Inutile comme une étoile perdue !
Inutile comme l'outil qui rouille, oublié, sous l'herbe ! [...]
Dieu !
Est-ce que je suis seule à crier de colère ?

Jessica,

THÉÂTRE COMPLET, Tome III, *Théâtre du Souffle*, à paraître, éditions éoliennes.



AGAR

Judith ! fille légitime d'Abraham, fille d'Israël,
As-tu jamais pensé que j'étais fille d'Agar, fille d'Ismaël ? La
parente pauvre, l'autre.

J'étais chez toi la servante, l'ombre.

Et j'ai servi pour toi Israël, qui n'est pas ma patrie. Je t'ai servie.
Et maintenant que se termine le récit de Judith et d'Agar, l'histoire
d'Holopherne assiégeant Béthulie,
Maintenant, je suis toujours dans le désert de celle dont je porte le
nom,

Agar.

Et je ne comprends pas le Dieu dont Abraham s'est fait le serviteur,
jusqu'à lever un couteau de boucher sur son fils, Isaac, pour
l'amour de Dieu !

Dieu !

Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et d'Ismaël,
À la fin, que veux-tu de nous, si tu veux quelque chose ?
Judith est du sang d'Israël. Agar, sa servante, est du sang d'Ésaü, le
farouche, le rejeté.

Dieu! Dieu de l'un, n'es-tu pas le Dieu de l'autre aussi?

N'aurai-je rien en héritage que d'être le rebut?

Cette nuit-là, l'une portait le sac, l'autre l'épée.

À celle qui portait l'épée, la gloire

Et l'infamie, aussi, la honte. Mais la gloire!

À celle qui portait le sac, moi, la servante, Agar, que reste-t-il ?

[...]

Te regarder face à face, et peut-être

Te pardonner.

LA NARRATRICE

Assez ! Ici finit l'histoire de Judith et de sa servante Agar, femmes
de Béthulie, l'une et l'autre.

Judith,

THÉÂTRE COMPLET, Tome III, *Théâtre du Souffle*, à paraître, éditions éoliennes.